Introduction

<https://doi.org/10.52744/9786062613242.01>

En mars 2018, le Centre de recherches linguistiques et interculturelles de la Faculté de Langues et Littératures Étrangères de l'Université Chrétienne « Dimitrie Cantemir » de Bucarest a accueilli un colloque intitulé Les écrivains roumains d'expression étrangère. Cet événement, organisé par Onorina Botezat, a rassemblé un grand nombre de spécialistes et de passionné.e.s du domaine. Le présent ouvrage se veut à la fois l'écho et le prolongement de cette manifestation, et il réunit des contributions en français, en roumain et en anglais.

*

Les critiques littéraires roumains ne sont pas unanimes dans leur façon de classer les écrivains qui écrivent dans une autre langue que la langue vernaculaire. Les uns, tout en prenant ces auteurs en considération, les relèguent cependant dans un chapitre à part de l'histoire littéraire, tandis que les autres refusent catégoriquement de les inclure dans les histoires de la littérature roumaine. Le débat sur la façon de penser ces auteurs n'a d'ailleurs pas encore été résolu, et les manières de les désigner sont multiples : écrivains roumains d'expression française, écrivains français d'origine roumaine, écrivains franco-roumains, écrivains roumains francophones etc., et les mêmes solutions et hésitations se retrouvent pour nommer les auteurs écrivant en anglais, allemand, italien, ou espagnol. La question de la langue, par ailleurs, semble surtout préoccuper les critiques. Il est dans tous les cas nombre de littérateurs qui n'y pensent pas en écrivant, quel que soit le lieu où ils écrivent et quelle que soit la langue dans laquelle ils écrivent – car finalement, si l'on en croit l'écrivain Pedro Cadivar, « aucun écrivain n'a jamais écrit dans sa langue maternelle ». Pedro Cadivar, auteur et metteur en scène franco-iranien, révèle en effet au modérateur Emmanuel Khérad au cours d'une table ronde organisée par la Société des Gens de Lettres en 2016 et intitulée « Écrire dans une autre langue » :

Je ne décide jamais de la langue dans laquelle j'écris, je ne me demande jamais dans quelle langue je vais écrire, la question ne se pose jamais. La langue s'impose à moi, elle est d'emblée dans le désir et l'injonction mêmes d'écrire, dans son origine même.

Et il conclut:

Aucun écrivain n'a jamais écrit dans sa langue maternelle. Quand il écrit, sa langue dite maternelle ne l'est plus. Elle se sépare de sa source même en lui, de ses racines, et tend vers l'ailleurs, vers l'inconnu et l'étranger. Il écrit dans l'épreuve d'une rupture avec sa langue de toujours, par l'ouverture d'une déhiscence avec le familier de sa langue, dans la fêlure qui l'empêche désormais d'être maternelle, dans le temps. L'écrivain qui écrit n'a plus de langue maternelle. Il n'écrit pas dans une langue, il écrit une langue.¹

Dans le même débat, l'écrivaine italienne Simonetta Greggio avoue que le français s'est offert à elle comme moyen d'exprimer librement ce qu'elle n'avait pu encore dire dans sa langue maternelle, et elle précise: « Quand vous écrivez, une langue est unique, c'est la vôtre et aux autres de s'identifier, de s'y plonger. »² Jacques Derrida disait déjà que « la langue, ça n'appartient pas »³, pour signifier que c'est la langue qui trouve son auteur et non pas le contraire. Néanmoins, écrire dans une langue différente, voire inédite, ne signifie pas renier sa langue maternelle, et il est des domaines qu'elle seule est susceptible d'exprimer. C'est là l'opinion de bon nombre d'auteurs roumains d'expression étrangère, comme le montre ce recueil. Écoutons Irina Teodorescu: « Le roumain est la langue de mon enfance. Et la Roumanie est le pays de mon enfance. »⁴ Il y a une catégorie d'écrivains qui partagent leur écriture entre la langue étrangère pour certains domaines ou certains genres littéraires, et la langue vernaculaire pour d'autres (Ilie Constantin, Matéi Visniec); et il en est d'autres encore qui se traduisent eux-mêmes, de leur langue d'adoption à leur langue maternelle, et produisent ainsi des textes bilingues (Istraït Panati, Nina Cassian).

*

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties. La première présente des écrivain.e.s roumain.e.s ayant choisi une autre langue latine d'écriture que leur langue maternelle (le français est largement dominant, mais le latin, l'italien et l'espagnol sont également présents), tandis que la deuxième, beaucoup plus courte, est consacrée aux hommes et femmes de lettres roumain.e.s écrivant dans une langue germanique

¹ *Ecrire dans une autre langue*. Simonetta Greggio, Pedro Kadivar, Fouad Laroui. Modération : Emmanuel Khérad, journaliste, La Librairie Francophone, accessible en ligne, https://www.sgdل.org/phocadownload/Manifestations/2017/Table_Ronde_ECRIRE_DANS_UNE_AUTRE_LANGUE_SGDL_2016.pdf

² *Ibid.*

³ Entretien de J. Derrida avec Évelyne Grossman à propos de Paul Celan : « La langue n'appartient pas », *Europe*, n° 861-862, janvier-février 2001, p. 81-91.

⁴ Entretien avec Dan Burcea dans cet ouvrage, p. 206.

(anglais ou allemand). Dans chacune de ces parties, les auteur.e.s se succèdent dans un ordre chronologique tout en étant regroupé.e.s en fonction de la langue choisie.

*La première partie s'ouvre sur une étude dédiée à Dimitrie Cantemir (1673-1723), écrivain et prince moldave ayant vécu au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles et dont les œuvres, rédigées en plusieurs langues - en latin, en roumain, en grec, en russe et en turc -, témoignent non seulement du talent linguistique exceptionnel de leur auteur, mais aussi de l'intense circulation des langues et des ethnies au sein des principautés danubiennes. Maria-Luiza Dumitru entreprend l'analyse des traductions proposées par Dimitrie Cantemir dans *Descriptio Moldaviae* (1716) pour rendre les titres et les dénominations des hauts dirigeants moldaves de l'époque en latin, de façon à ce qu'ils puissent être compris par l'ensemble de l'Europe.*

À cet examen d'une œuvre rédigée en latin par un locuteur roumain fait suite une réflexion générale sur la francophonie en Roumanie. Dans « Quelles francophonies en Europe centrale ? La Roumanie entre littérature-monde et littérature mondiale », Corinne Fournier Kiss montre que c'est au moment de l'éveil national roumain au début du XIX^e siècle, qui passe par une intense (re)valorisation de la langue vernaculaire, que, paradoxalement, une tradition francophone prend véritablement racine dans les régions roumanophones. L'examen de cette curiosité, dont elle rend compte à partir de raisons à la fois scientifiques, sociales et psychologiques, lui permet aussi de mieux prendre la mesure de la spécificité de la littérature d'expression française actuelle de la Roumanie, qui ne se limite pas, tant s'en faut, à une « littérature de migration en langue française ».

*Ramona Mihăilă se penche sur les écrits de Marie Boucher Movilă (1820-1870), considérée comme la première femme à avoir écrit un roman en roumain (*Omul muntelui*, 1858), quoique la paternité définitive de cette oeuvre fasse aujourd'hui encore l'objet de débats. Les écrits en français de Movilă, à savoir le roman *Les sept montagnes de Moldavie* (1863) et la nouvelle *Luopo*, dont la paternité n'est pas remise en cause, pourraient cependant bien, de par les traits de ressemblance que partagent toutes ces œuvres, servir d'indices confirmant qu'elle est l'auteure d'*Omul muntelui*. Dans tous les cas, ces deux récits figurent parmi les premières œuvres littéraires à avoir été écrites en français par des écrivain.e.s roumain.e.s-.*

*Après Marie Boucher Movilă, d'autres femmes prennent la plume, en signant tantôt de leur vrai nom, tantôt d'un nom de plume. Alexandra Dodu trace le portrait de l'écrivaine roumaine d'expression française Constance de Dunka (1843- ?), et elle nous propose une lecture de son roman *Éléna. Phanariotes et Roumains* (1862), qui est aussi le premier*

roman francophone roumain écrit par une femme. Elle revisite en particulier le motif de la lettre à travers le prisme des catégories conceptuelles proposées par Jacques Merceron dans son ouvrage *Le message et sa fiction* - à savoir, à partir des catégories de « la fausse lettre », de « la lettre mensongère » et de « la lettre substitutive ».

Onorina Botezat poursuit l'histoire de la littérature féminine francophone en campant avec force détails le fascinant personnage de Martha Bibescu (188(6)8-1973), écrivant parfois sous le pseudonyme de Lucile Decaux. Esprit véritablement encyclopédique, nourrie d'abondantes lectures et de multiples voyages, inspirée par ses importantes relations avec le monde littéraire et diplomatique ainsi qu'avec l'ensemble de la noblesse européenne, Bibesco nous a laissé un grand nombre d'écrits où s'entremêlent des échos de sa vie, des notes de voyages, des fragments du folklore roumain et des pages d'histoire sur des figures hors du commun (tel que Napoléon).

La distance que prend l'écrivain.e par rapport à sa propre langue en choisissant une autre langue d'écriture peut finalement le ou la ramener à l'auto-traduction. Liliana Agache, dans le chapitre *Aspects de la technique de traduction dans un texte bilingue* de Panaït Istrati (1884-1935), analyse chez cet auteur le jeu de l'adaptation et le degré d'intervention de la subjectivité lors de la traduction, de même que les modifications structurelles qui se produisent dans le texte qu'Istrati réécrit dans sa langue maternelle.

Les pièces de théâtre d'Eugène Ionesco (1909-1994), *La cantatrice chauve*, *La leçon* et *Les chaises*, font ensuite l'objet d'une lecture inspirée par les méthodes de la pragmatique : Alexandra Moraru s'appuie en effet pour son interprétation, sur le principe de coopération et sur les maximes conversationnelles formulés par Grice. Emil Cioran (1911-1995) est quant à lui présenté par Sophie Rochefort-Guillouet non à travers une analyse de son œuvre, mais à travers de touchants souvenirs personnels qui remontent à l'époque où celle-ci travaillait aux Éditions de l'Herne, en 1989.

L'exode des femmes et des hommes roumains cultivés sous le régime communiste a été important, et les modalités d'expression ou les langues d'adoption ont été fort variées. Certains écrivains, cependant, ont confirmé leur espace identitaire en continuant à écrire en roumain. Ainsi en est-il de l'écrivain roumain Paul Goma (1935-2020), qui a eu un parcours biographique et littéraire particulier dont Flori Bălănescu nous rend compte dans son étude bio-bibliographique qui va jusqu'en 1989.

La question de l'exil est enrichie par Dan Sterian dans le chapitre consacré à la poésie d'Ilie Constantin (1939-2020). Pour celui-ci, la contrainte de l'exil a été à la fois source d'inspiration et cause d'ennui et de désespoir:

« Les poètes de l'exil tirent du néant,
 sans trêve, des seaux de soif.
 Ils errent dans un désert boueux,
 fait d'oubli, et, tant qu'ils ont pied,
 ils pataugent dans la mer
 où finissent toutes les berges.
 Les poètes de l'exil jettent des sondes
 dans l'abîme comme dans l'ailleurs,
 et de partout ils tirent des seaux de soif. » (Les Poètes de l'exil).

Bouchra Benbella s'intéresse à la poésie d'Irina-Roxana Georgescu (n. 1986), dont chaque lecture la déroute tout en la stimulant. Elle interroge en particulier le recueil intitulé (Intervalle ouvert) : l'oxymore contenu par ce titre, qui suggère une libération de par les termes utilisés, « intervalle ouvert », en même temps qu'il pose les limites de cette libération de par les parenthèses qui emprisonnent ces termes, se trouve répétée tout au long du texte, aussi bien au niveau des thèmes, du choix du vocabulaire que de la métrique. Tout oscille dans un intervalle entre des éléments antinomiques, tels l'identité et l'altérité, la vie et la mort.

Les analyses consacrées à l'écriture en langue française par des Roumain.e.s sont couronnées par la série d'entretiens avec des écrivaines franco-roumaines que Dan Burcea, critique littéraire français d'origine roumaine, a généreusement accepté de partager avec nous : c'est ainsi que nous entrons en contact direct avec Cristiana Eso (n. 1976), Laura T. Iléa (n. 1976), Marion Le Roy Dagen (n. 1976), Florentina Postaru (n. 1977) et Irina Teodorescu (n. 1979).

La section qui s'adresse à l'écriture en italien par des Roumain.e.s est constituée de deux études, l'une consacrée à la présentation, par Aurora Martin, d'une écrivaine consacrée, Dora D'Istria (1828-1888), véritable « encyclopédie vivante » (B. Cecchetti); l'autre à quelques voix féminines contemporaines, celles de Simona Amariței (n. 1964), Ingrid Beatrice Coman (n. 1971) et Eliza Pușcoi (n. 1975). Nicoleta Victoria Lăzărescu explique avoir choisi ces trois femmes parce qu'elle croit y repérer une sensibilité commune issue de la maternité, traduite dans la tendresse particulière d'un langage simple et extrêmement sincère.

La première partie sur les Roumain.e.s écrivant dans des langues latines se clôt sur le chapitre consacré à la littérature hispanophone, rédigé par Ioana Cecovniuc. Celle-ci passe brièvement en revue l'œuvre de trois poètes roumains contemporains d'expression espagnole – Ioana Gruia (n. 1978), Mihai Gane (n. 1993) et Alina Diaconu (n. 1946) et développe le concept de « littérature ectopique » (2011) lancé par Tomás Albaladejo Mayordomo, c'est-à-dire d'une littérature produite par un auteur qui échange son milieu habituel (milieu physique, socioculturel et linguistique) contre un autre.

La deuxième partie présente quelques écrivain.e.s roumain.e.s d'expressions anglaise et allemande.

Contrainte à l'exil aux États-Unis pour échapper à la persécution de la Securitate roumaine, Nina Cassian (1924-2014) renaît en anglais, comme nous le montre Alice Năstase Buciuta, trouvant de la poésie dans la langue du pays qui l'a accueillie. Cassian publie en anglais huit volumes de poésie de 1981 à 2008, s'étonnant elle-même de posséder les ressources nécessaires pour accomplir un tel transfert émotionnel et idéologique. Lorsqu'elle traduira sa propre œuvre en roumain, elle aura l'impression d'en « écrire une nouvelle version originale ».

Au sein de la longue liste des écrivains d'origine roumaine ayant émigré, Andrei Codrescu (n. 1946) est introduit par Luiza Marinescu comme un cas particulier d'artiste qui a su gérer l'expérience de l'exil à la lumière de la littérature pure. Elle souligne que ce n'est pas la géographie ou l'acte de naissance qui font qu'un écrivain appartienne à une littérature, mais la langue, en tant qu'instrument de connaissance, objet esthétique et moyen d'expression linguistique susceptible d'incarner des émotions.

Outre les écrivain.e.s roumain.e.s qui ont réussi à la fois à s'affirmer dans un pays étranger et à se faire apprécier dans leur patrie, de nombreuses autres personnes de lettres talentueuses sont injustement restées inconnues au lecteur roumain. C'est le cas d'Ilinca Zarifopol-Johnston (1952-2005), dont Cristina Ghenuță dévoile la vie et le travail universitaire, et elle s'attarde en particulier sur son remarquable ouvrage critique Searching for Cioran.

Adriana Elena Stoican nous propose une lecture exploratoire des canaux de communication et de connexion transnationaux dans l'œuvre de Domnica Rădulescu (n. 1961). En s'appuyant sur les versions bilingues (roumain-anglais) du roman Un Train Pour Trieste (2008), elle cherche à établir le degré d'influence du transnationalisme sur les réfugiés politiques roumains et leurs familles, traduite dans une fiction contemporaine de la migration.

Fiction et mémoire culturelle: écrire dans la Roumanie de Ceausescu de Claudia Moscovici (n. 1969) est une réflexion personnelle sur les raisons qui l'ont poussée à écrire le roman Velvet Totalitarianism (2009), un projet dont la réalisation lui a coûté dix ans de travail, passés à faire d'importantes recherches historiques et à exhumer des souvenirs personnels. Le livre présente les horreurs perpétrées sous les régimes communistes poststaliniens communs à l'ensemble des pays de l'est de l'Europe, même si elle n'évoque explicitement que la Roumanie.

Deux chapitres sont consacrés aux écrivain.e.s roumain.e.s d'expression allemande. Mihaela Hristea explore la littérature de

Transylvanie dans la période 1890-1960. Étant donné sa position géographique par rapport aux pays occidentaux et sa spécificité multiculturelle due à la cohabitation de groupes ethniques roumains, allemands, hongrois et autres, la Transylvanie a joué le rôle de médiatrice entre les influences occidentales et les valeurs culturelles locales. Hristea fait état, en particulier, de l'écriture de la presse par les intellectuels roumains, allemands et hongrois comme d'un moyen pour ceux-ci de préserver leur langue, leurs traditions, leurs coutumes et leur culture, tout en leur permettant de surmonter les barrières ethniques traditionnelles. Maria Irod, enfin, consacre ses recherches à six auteur.e.s contemporain.e.s ayant émigré dans un espace germanophone et abandonné par la suite le roumain au profit de l'allemand: il s'agit d'Aglaja Veteranyi (1962-2000), Cătălin Dorian Florescu (n. 1968), Carmen-Francesca Banciu (n. 1955), Dana Ranga (n. 1964), Dana Grigorcea (n. 1979) et Alexandru Bulucz (n. 1987), tou.te.s auteur.e.s jusqu'ici classé.e.s dans les études littéraires allemandes dans la catégorie dite « des immigrés ».

*

Le but de cet ouvrage est de présenter aux lectrices et lecteurs, et surtout à nos étudiant.e.s, un ensemble d'écrivain.e.s roumain.e.s s'exprimant dans d'autres langues européennes que la leur, et de montrer qu'il ne s'agit pas de cas isolés, mais d'une véritable tradition roumaine qui remonte à près de quatre siècles. Au XVII^e siècle, le grec et le slavon étaient couramment pratiqués (En particulier par l'Église et la chancellerie) dans l'actuel territoire de la Roumanie, et il n'est pas étonnant qu'ils aient parfois été choisis comme langues d'écriture. L'histoire d'une littérature roumaine écrite en langue étrangère continue jusqu'à nos jours, mais les langues et les motifs ont changé: l'exil, qu'il soit politique ou non, ainsi que l'expansion rapide des mouvements de mondialisation, expliquent les plus nombreux changements de la langue d'écriture des écrivains roumains des XX^e et XXI^e siècles.

Nous espérons que cet ouvrage servira de support à l'enseignement de la littérature roumaine d'expression étrangère, et qu'il contribuera à la formation des futur.e.s diplômé.e.s en langue et littérature. Nous remercions chaleureusement toutes les contributrices et tous les contributeurs de cet ouvrage pour avoir accepté de partager leurs compétences et leur passion.

Onorina Botezat